

#01 — Sonnet du temps qui fuit

L'horloge bat sans fin les heures éternelles,
Chaque instant s'envole et emporte un peu de nous.
Le temps fuit dans le noir,
vainqueur calme et jaloux,
Son épée coupe en secret nos amours les plus belles.

L'enfance, ses jeux vifs, ses courses, ses prunelles,
Tout sombre sous le poids d'un oubli lent et doux.
On se souvient d'un geste, d'un mot ;
de ce rendez-vous,
Et le soir nous replonge au bord de ces nuits cruelles.

Que reste-t-il de l'aube et de sa lumière vive
Sinon ce goût de cendre
au fond de l'âme attentive,
Ce silence où le temps a plié son grand manteau ?

La mémoire s'efface, ô blessure inassouvie,
Comme une neige fond au soleil d'une vie —
Et la mort n'est qu'un seuil
au bord du grand tombeau.

#02 — Le poids du jour

les mains
à plat

la nuque
pliée

quatorze heures

la lumière sur le mur
miette
après miette

la tasse de café
encore chaude
au creux de la main

un camion
p a s s e
vibration dans les côtes et les vitres

le rideau
se soulève et

retombe

l'air
entre les doigts
le corps
dans la chaleur
du plein milieu

tient

#03 — La Ville la Nuit

Les réverbères toussent une lumière malade
Qui se traîne sur l'asphalte
comme un manteau de suie.
La ville,
vieille bête, sous son ciel qui s'ennuie,
Ouvre ses millions d'yeux sur la rue et les façades.

Un parfum de pain chaud et de goudron m'envahit,
Sueur du bitume tiède après l'averse oblique.
Le silence : une étoffe qui se déchire et qui plie
Sous le pas d'un passant dont l'ombre s'évanouit.

Là-bas, un néon bleu lèche une vitre grasse,
Chante une note unique au fond de la nuit basse,
Phosphore de l'attente, angle des carrefours.

La ville respire, immobile, et ses artères
Battent un sang de lumières dans les faubourgs —
Et je suis cette gorge où passe la nuit toute entière.

Ô *Cité*, corps sans sommeil, orgue de l'invisible,
Tes façades sont des souvenirs ;
tes fenêtres sont des plaies
Où chaque store baissé cache un astre qui s'effraie,
Où chaque seuil est une empreinte de marbre irréversible.

Les tramways dans le soir rament vers l'inconnu,
Leurs câbles crépitants zèbrent le ciel de nacre.
J'écoute sous mes pieds le frémissement sourd
D'une ville qui rêve, pieuvre au ventre obscur.

L'odeur du temps mouillé traverse la banlieue,
Ambre et fer mélangés, pollen de la banlieue.

Le bruit d'un train lointain tisse un fil de silence.

Ô ma ville, quel fleuve coule au fond de tes yeux,
Quelle eau noire et brillante emporte nos silences
Vers ce port sans lumière où la nuit recommence ?

#04 — Jardin

Je reviens toujours dans ce jardin fermé dont les grilles rouillées ne retiennent plus rien que la forme d'un temps qui s'y est attardé, là où le gravier craquait sous mes pas d'enfant et où chaque pierre était comme un continent, chaque fourmi un peuple entier, chaque flaque un océan à traverser, et je cherche l'arbre — l'olivier dont les branches basses portaient mes mensonges et mes royaumes — mais il n'est plus qu'une souche grise où la mousse écrit en silence l'építaphe des cabanes, des guerres de cailloux, des serments scellés par une bille de verre (encore enterrée), rien ; tout ce monde n'est rien qu'un pli dans la mémoire, une chaleur au creux du ventre quand je ferme les yeux et que le vent soulève encore cette poussière qui danse dans la lumière, la même poussière, les mêmes jeux, le même vide immense d'un jardin qui m'attend depuis toujours sans savoir que je suis parti.

#05 — Chaise

le dossier
encore tiède

l'après-midi
sur la paille tressée
ne bouge plus

les quatre pieds
dans l'ombre

la courbe
du corps absent
s'attarde

#06 — Madrigal de l'Absente

Puisque tu n'es plus là, ma belle, que faire de mes mains ?
Elles cherchaient ton geste, ton épaule, tes reins.
La maison est trop grande et le lit est trop froid.
Chaque objet que je touche a gardé ton empreinte,
Comme un gant retourné conserve l'absence d'un doigt.

Je parle à tes portraits, je leur prête une plainte,
Mais la toile est muette et ne me répond pas.
Le temps passe et s'épuise au fond de chaque tasse,
Dans le pli du drap, dans le reflet de la glace.
Tu as tout emporté sans un geste, sans un pas.

Ô douce, que veux-tu que je fasse de moi,
De ce corps qui t'attend comme une salle vide,
De ces nuits où ton nom est la seule chose que je croise,
Où je tends la main — et le vide est une autre voix
Qui me dit : “regarde, elle n’est plus là, mais sa lumière reste là et là”.

/ **version italienne**

Poiché non sei più qui, mia bella, che fare delle mie mani?
Cercavano il tuo gesto, la tua spalla, i tuoi fianchi.
La casa è troppo grande e il letto è troppo freddo.
Ogni oggetto che tocco ha conservato la tua impronta,
Come un guanto rovesciato serba l'assenza di un dito.

Parlo ai tuoi ritratti, presto loro un lamento,
Ma la tela è muta e non mi risponde.
Il tempo passa e si esaurisce in fondo a ogni tazza,
Nella piega del lenzuolo, nel riflesso dello specchio.
Hai portato via tutto senza un gesto, senza un passo.

O dolce, che vuoi che io faccia di me,
Di questo corpo che ti aspetta come una sala vuota,

Di queste notti in cui il tuo nome è l'unica cosa che incontro,
Dove tendo la mano — e il vuoto è un'altra voce
Che mi dice : *"guarda, lei non è più qui, ma la sua luce resta lì e lì".*

#07 — Seul

Ma main ne cherche plus — posée sur la table, elle s'ouvre à rien.
Les doigts comptent les absences : une, deux, trois,
puis oublient ce qu'ils comptent.

L'après-midi s'est retiré des objets, laissant
un gris d'intérieur de pierre.

La tasse : froide.

La cuillère : inutile.

Puis elles se taisent,
leur silence plus lourd que leurs mots.

Je ne sais pas qui parle d'elles ou par elles.
Les murs ont des graffitis que personne n'a faits.
La fenêtre, elle aussi,
cherche quelque chose à montrer.

Le vide a changé de nature. Il n'est plus une voix —
il est une chose, posée au bord de l'assiette,
pliée dans le torchon, étendue sur la toile cirée.
Parfois je le touche. Il est tiède.

Tout ce qui manque prend la température de la pièce.

Je suis debout — le corps est le même qu'hier
mais l'air a changé de densité autour de lui,
comme si la distance s'était dépliée sans moi.

Dehors, le jour renonce par petites quantités.
Un chien. Une porte.

Une lampe chez les autres.

Rien n'arrive à moi. Tout arrive à côté,
sur une voie parallèle.

Je ne sais pas depuis quand. Le temps, sans forme,
s'accumule par couches
— poussière sur un livre fini.

La solitude n'est pas une absence
C'est un objet de plus — mais comme les autres.
Une chaise vide. Un verre d'eau.
Des lunettes posées, mais non portées.
Un porte-clé, qu'on garde, et qui chante parfois.

Ma main posée à côté de la sienne.